

semences perdues, par ces terres mal préparées ou déjà envahies par les mauvaises herbes !

Cependant le jour de la première Communion arrive. Les enfants n'ont pas trop mal passé l'examen préparatoire ; ils ont suivi passablement la retraite, et comme si les hérédités chrétiennes s'étaient réveillées en eux, il en est qui font preuve d'une certaine piété. Le curé est content : l'Hostie, il le sait, ne touchera que des lèvres innocentes ou purifiées, et le divin Maître pourra caresser ses enfants, comme autrefois, dans les bourgades galiléennes. Mais la joie du prêtre se teinte d'inquiétude : il sait combien est fragile l'œuvre qui lui a coûté tant de soin ; il prévoit que ce beau jardin spirituel, fleuri de cierges immaculés, embaumé d'encens et de prière, sera livré demain à quels souffles funestes ! Comment les protéger ? Si quelque œuvre de persévérance, Congrégation, patronage, cercle d'études ou autres, ne les retient pas combien de ces petits garçons, et même de ces petites filles, avant même de quitter l'adolescence, auront perdu leurs habitudes chrétiennes !

* * *

Commencez-vous à évaluer les difficultés au milieu desquelles le curé de campagne doit exercer son ministère ? Mesurez-vous la quantité de savoir-faire, de patience, de dévouement et surtout d'amour qu'il doit dépenser ? Ah ! s'il n'aimait pas, s'il n'avait pas, avec l'amour de Dieu, la passion des âmes, s'il ne tenait pas à son troupeau par toutes les fibres de son cœur !...

D'autant que je n'ai pas encore tout dit. Ce dur combat contre tous les obstacles opposés à son apostolat, n'oublions pas qu'il le mène dans la solitude et la pauvreté.

... A cette solitude le prêtre doit rester fidèle. Son cœur appartient à tous, il ne lui est pas loisible d'en distraire une trop grande part pour personne. Le vêtement de deuil qu'il porte signifie qu'il est mort, non seulement aux vanités du monde, mais encore à certaines des joies légitimes d'ici-bas.

D'ailleurs, gardons d'oublier que le curé de campagne habite un village, ce qu'on appelle plus communément un bourg. Un village qui le regarde, qui le surveille de toutes ses fenêtres, qui l'écoute avec toutes les oreilles de ses murs, un village où ses ennemis, comme ses amis, sont prêts à interpréter ses moindres démarches, à commenter et à déformer ses paroles et ses intentions. Et cela ne contribue pas médiocrement à rendre sa solitude plus nécessaire et plus pesante.

Donc, solitude, et j'ajoute : pauvreté.

La solitude, elle est de tous les temps, mais la pauvreté est, comme vous savez, une conséquence du laïcisme qui a volé l'Église et dépouillé le prêtre. Je ne m'y arrêterai pas : le sujet est trop vaste. Un éminent écrivain que vous avez applaudi hier, le grand romancier

Henry Bordeaux, a fait une admirable campagne et a écrit un livre poignant sur la " glorieuse misère des prêtres " ; lisez-le, il vous dira avec quel héroïsme nos curés de village savent porter la croix de leur pauvreté...

Des curés de campagne meurent de faim lente ; d'autres, pour manger du pain, sont obligés de se louer comme tâcherons chez les paysans. On les a vus faucher, moissonner, piocher la vigne. Oh ! cela ne les humilie pas ; ils ne méprisent pas le travail des mains, qui fut, jusqu'à trente ans, celui de Notre-Seigneur. Ils en gémissent pourtant, parce que ce labeur pour la vie frustre les âmes du temps qui leur appartient. Puis ils sentent trop que cette misère, en les rabaissant aux yeux du paysan qui aime l'aisance et respecte l'argent, augmente les difficultés de leur ministère.

Cela ne les humilie pas, mais cela nous humilie et nous révolte, nous, les catholiques français, que la France, généreuse et riche malgré tout, ne puisse ou ne veuille nourrir ses prêtres. Cela nous humilie et nous révolte qu'une secte, qui n'ose affronter le soleil des honnêtes gens, ait pu de la sorte condamner à la misère et à la faim des hommes qui ont voué leur existence à un idéal, dont toute âme bien née, fût-elle incroyante, doit saluer la grandeur.

Je passe sur les menues tribulations, sur les petites épines, souvent fort aiguës de la vie quotidienne, les embarras ménagers causés par la servante introuvable. Ces pauvres servantes de curé, si souvent plaisantées et caricaturées ! Maintenant qu'on n'en trouve plus, on apprécie leurs mérites, dont le premier était d'être nécessaires. Et puis il n'y a pas seulement la crise des domestiques, il y a celle des enfants de chœur, et celle des chantres, et celle des sacristains...

Eh bien, malgré tout cela et le reste, ils tiennent, les curés de campagne !

Grâce à eux, la vie chrétienne persiste dans les campagnes françaises. Les églises continuent de prier et leur tabernacle maintient la présence de Dieu au milieu des paysans.

Grâce à eux, il y a toujours des dimanches et des fêtes...

* * *

L'ordonnateur et l'animateur de toutes les solennités, n'est-ce pas lui ?

Lui parti, rien de tout cela ne survivrait. Plus de processions, plus de bénédictions liturgiques aux fruits de la terre, plus d'ostensoirs élevés au-dessus des moissons. S'il n'y avait plus de prêtres à la campagne, dans vingt ans, disait le curé d'Ars, les hommes adoreraient les bêtes. Les bêtes, oui, celles surtout qui hantent la jungle intérieure que chaque homme porte en soi : les passions que la seule religion peut museler, les vices que les imagiers du moyen âge enchaînaient, sous des formes grotesques ou terribles, aux murailles des cathédrales.